

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XV

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XV.

Lorch. — La Wisper. — Le château de Nollingen. — L'échelle du diable. — Passage du Rhin par Blücher en 1814. — La vallée des contes et des fables. — Les petites fêtes-sauterelles. — *Psit ! psit !*

Nous sommes à Lorch, située vers l'extrémité de la vallée de Wisperthall, arrosée par la Wisper, dont les eaux se jettent à cet endroit dans le Rhin. Quand le vent souffle du nord dans cette vallée, on entend le wisperwind, c'est-à-dire un vent qui chuchotte et murmure.

Au moyen âge, cette petite ville de Lorch, qui n'a pas deux mille habitants, contenait un grand nombre de familles nobles. Tout au bord du Rhin, on remarque une belle maison de la renaissance. L'église, construction du douzième siècle, a été agrandie vers le quinzième. Sur la rive droite de la Wisper, près de Lorchausen, on voit un rocher escarpé couronné des ruines du château de Nollingen, d'où l'on découvre un vaste panorama au delà, la montagne de Kedrick, ou *die Teufelsleiter*, échelle du diable. On prétend que c'est le diable qui, le premier, a escaladé le sommet de cette montagne.

Le chevalier Gilgen était assis, silencieux et pensif, en son château de Lorch, dont on découvre non loin d'Asmannshausen les vieilles ruines. Approchant de la vieillesse, il repassait sa vie agitée d'autrefois, et réfléchissait à l'insuccès de ses peines et de ses efforts.

Jeune homme, il avait été à la terre promise avec Binnser de Rudesheim et s'y était distingué en combattant pour la conquête du Saint-Sépulcre. A son retour, il avait épousé une orpheline pauvre

et belle, à qui il vouait une tendresse sans exemple. Mais sa femme lui fut enlevée en donnant le jour à une fille qui eut nom Geslinde.

Afin de s'étendre, il s'était immiscé dans les querelles et les guerres de ses voisins, combattant pour ses amis pendant plusieurs années. Il perdit sa fortune et fut obligé de se contenter des revenus modiques du château féodal. Il se retira donc, tout découragé, de la société, rien ne l'attachant plus à ce monde, si ce n'est son enfant chérie, à laquelle il voua tout son amour et tous ses soins. Il avait ainsi passé plusieurs années monotones, lorsqu'un jour il reçut la visite d'un ermite dont la cabane se trouvait dans les montagnes voisines, et que tout le monde désignait dans le pays comme sorcier. Celui-ci eut l'art d'éveiller dans le chevalier misanthrope le goût de la chiromancie, de l'astrologie judiciaire et de la nécromancie.

Le chevalier avait l'espoir qu'au moyen de la magie noire il se mettrait en relations avec le monde spirituel, et qu'il aurait ainsi la connaissance des endroits qui recèlent des trésors.

Geslinde cependant ne demeurait pas moins l'idole et la joie de son père. Au fond, ce n'était que pour elle qu'il aspirait à la fortune. Elle paraissait avoir hérité de sa mère et les formes harmonieuses et les vertus du cœur. Une disposition à la mélancolie ne rendait que plus intéressants les traits de sa physionomie.

Un soir, le chevalier était assis, silencieux et pensif, dans son grand fauteuil. L'ermite venait de le quitter. Des opérations magiques de toute sorte auraient été faites en vain pour découvrir l'endroit de la montagne où, suivant la tradition, devait se trouver enfin un grand trésor. Le chiromancien toutefois lui avait assuré en partant qu'il réussirait sans doute à découvrir cet endroit dans sept ou huit jours au plus tard, au commencement d'une éclipse totale de la lune; mais le chevalier ne doutait pas moins de la réussite, plusieurs promesses semblables du sorcier étant restées sans résultat.

Il faisait un temps âpre et désagréable; le vent soufflait autour des donjons et des bastions du fort, faisait tourner les girouettes sur

leurs pivots et chassait les nuages. La nature entière semblait se soulever, et c'est à grand'peine qu'on entendait à cette heure indue le cor du veilleur. Les sons du cor ayant retenti, un valet entra dans l'appartement, disant qu'il y avait devant la porte un petit homme singulier qui demandait l'hospitalité pour la nuit. Le portier, continua-t-il, hésite à laisser entrer cet être bizarre et fort étrange, et veut connaître les ordres du chevalier. Celui-ci, curieux de voir cet hôte, se rendit lui-même à la porte et vit à la pâle lueur de la lune, qui par moments déchirait les nues,

Un hommelet petit et drôle,
D'un manteau de feu se drapant,
Qui laissait flotter sur l'épaule
Ses blancs cheveux au gré du vent.

Un bonnet jaune à triple floche,
Très-large au bas, étroit au fond,
Couronnait quasi sa caboche,
Sans cacher les rides du front.

Il fendait l'air de sa baguette,
Je ne sais quels mots marmottant,
Au cobold qui fouille et furète
Il était en tout ressemblant.

C'était précisément un des représentants de ce peuple de gnomes ennemis dont l'anachorète avait prévenu le chevalier de se défier ; celui-ci apostropha l'importun rudement :

— Que voulez-vous ?

— L'entrée, cria le gnome. Je désire un morceau à manger et l'hospitalité pour la nuit ; demain je poursuis ma route, et je vous récompenserai de votre charité.

— Non, répliqua Gilgen, fort étonné de la voix de Stentor de l'étranger, je n'admets point de pareille engeance au château. Vous seriez homme à m'ensorceler mes bestiaux, à m'enlever par les airs mon grain et mes œufs, et à jeter un charme sur ma personne même pour me récompenser. Partez vite, rejoignez les gens de votre acabit, et ne m'importunez pas davantage.

Ce disant, il referma la fenêtre et reentra; et le nain, marmottant quelques mots dans sa barbe, disparut dans le bois.

Le lendemain, Gilgen partit pour la chasse et ne revint que vers midi. Il apprit, à son grand effroi, que Geslinde avait disparu. Partie seule pour un tour de promenade, elle n'était pas rentrée, et, en dépit des recherches des valets, on n'était point parvenu à la retrouver. Aussitôt tous les hommes durent se mettre à cheval et parcourir la contrée en tous sens. Le chevalier lui-même ne craignit ni fatigue ni faiblesse; il monta son meilleur coursier, courut par monts et par vaux, battit les champs et les forêts en appelant toujours sa chère fille. Arrivé près d'une montagne nommée le Kedricht, il rencontra un berger, auquel il demanda des renseignements sur son enfant. Le berger l'informa que vers midi il avait vu trois nains, habillés de manteaux rouges, amener sur un petit cheval une jolie fillette d'environ quatorze ans, et qu'ils avaient disparu avec elle sous les aulnes de la montagne. Transporté de douleur, Gilgen s'avança autant qu'il put du Kedricht et cria trois fois: « Geslinde, où es-tu? » A peine eut-il fait cet appel, qu'il aperçut sur la cime de l'insurmontable montagne conique son enfant lui tendant les bras avec amour. Mais derrière sa fille se tenait le même gnome de la veille qui avait demandé l'entrée du château, et qui s'écriait en ricanant: « Voilà la récompense de ton hospitalité! »

Que faire? Il était impossible de franchir le rocher; personne jusqu'alors ne l'avait tenté. Le chevalier cependant voulut s'y frayer un chemin. Le lendemain, il revint avec une foule d'ouvriers portant ciseaux, haches et marteaux; mais le roc résista à leurs efforts, et, après s'être fatigués toute la journée, ils reçurent une grêle de pierres qui les força de se retirer. Désespéré, et quoique la nuit fût déjà tombée, le chevalier se dirigea encore vers la cabane de l'ermitte. Il raconta à celui-ci ce qui venait de se passer, et le vieillard se plongea dans une profonde réflexion; puis, allumant un feu, il brûla toutes sortes d'herbes et fit une potion de laquelle jaillissaient des étincelles. Pendant l'opération, le chiromancien prononça des

mots inintelligibles. Il versa enfin le liquide dans un trou maçonné, et des flammes de toutes couleurs scintillèrent devant leurs yeux tandis qu'il prononçait à haute voix :

Du haut de ton trône de flammes
Daigne écouter ton serviteur ;
Il vient t'implorer pour deux âmes ;
De l'innocent sois le vengeur !

Que ton pouvoir nous soit propice,
Dieu de la nuit ! Écoute-nous ;
Nous t'apportons en sacrifice
Un jeune bouc et deux hiboux.

Ayant ainsi terminé sa conjuration, il s'éleva dans la cheminée un bruit épouvantable ; le vent siffla en sons aigus par les portes et les fenêtres, et le chevalier fut saisi d'horreur et d'effroi. Un moment après, le nécromancien marmotta des sons distincts, et le calme se rétablit aussitôt. Ensuite il dit à Gilgen : « Retournez chez vous, chevalier, et espérez. »

Gilgen, un peu plus rassuré, retourna à son château, et le lendemain matin, l'anachorète vint lui annoncer que le prince souterrain qu'il avait invoqué lui avait répondu :

Monté sur sa noire monture,
Chevalier noir apparaîtra ;
En songe il a vu la figure
De celle qu'il délivrera.

Il fallut donc attendre le chevalier noir, ainsi désigné.

Vers le soir du troisième jour, parut en effet un chevalier étranger équipé de noir, sur un destrier noir, et s'informant d'une demoiselle toute jeune qu'il avait vue en songe et qu'il devait soustraire à un grand danger. On conçut la joie de Gilgen. Il fit à cet hôte, nommé Ruthelme, l'accueil le plus cordial. Le lendemain au point du jour, on vit les deux chevaliers se diriger vers la demeure de l'ermite, où il fallait se concerter avant de se mettre définitivement à l'œuvre.

Tous les trois donc se rendirent sur une hauteur vis-à-vis du Kedricht, et en rempant entrèrent dans la caverne d'un rocher. Là,

le magicien alluma un grand feu, jetant dans la flamme une quantité d'herbe-aux-magiciennes, tout en murmurant des formules d'exorcisme. Le chevalier Ruthelme devait se poster dans un cercle tracé sur le sol par le magicien ; un moment après, on s'aperçut d'un mouvement extraordinaire au fond de la caverne. A la lueur du feu flamboyant, les chevaliers étonnés virent une apparition merveilleuse.

De nains une foule innombrable
Sortant des fentes du rocher,
Avec un fracas effroyable,
Vinrent à l'instant déboucher.

Chacun des nains, blanc de figure,
Portait habits amples et blancs,
Dans cette grotte presque obscure,
Ils figuraient des sacs vivants.

Le chef, le plus grand d'entre eux, se présenta devant Ruthelme, et, s'inclinant sept fois sur la terre, lui dit :

Es-tu de la gente pucelle
Le libérateur valeureux ?
Nous allons construire l'échelle
Pour ton voyage périlleux.

Le chevalier ayant répondu : Je le suis, les nains partirent aussitôt pour la forêt. On n'entendit dès lors que marteler et scier, que couper et ajuster. Le soir étant venu, le roi-nain se présente devant le chevalier, disant :

L'onde du maître des abîmes
Et de l'empire souterrain
Vient, par nos efforts unanimes,
D'être promptement mis à fin.
Qu'aucun trouble ne l'accompagne.
Franchis, chevalier valeureux,
Par sept cents degrés la montagne
Où t'attend l'objet de tes vœux.

A peine eut-il parlé, que tout l'essaim de charpentiers liliputiens se glissa de nouveau dans la caverne et disparut ; mais leur ouvrage, l'échelle gigantesque, était dressée contre la paroi escarpée du rocher. Le chevalier Ruthelme se dispose à monter, bravant tout péril ; l'er-

mite lui met au doigt une bague dorée d'un pouvoir magique, lui recommandant de tourner le talisman, en cas de danger. L'obscurité était descendue sur ces entrefaites, et ceux qui restaient en arrière passèrent la nuit dans le bois, curieux de savoir le résultat du voyage aux échelles.

Mais, malgré son empressement et ses efforts, le chevalier ne put atteindre le sommet avant l'aurore. Ce ne fut qu'au moment où les brouillards du matin disparurent des vallées qu'il se vit dans une plaine immense, couverte de jardins délicieux et de points de vue admirables. A peine en crut-il ses yeux, et son étonnement ne fit qu'augmenter à mesure qu'il avançait dans les parcs; car tous les fruits de la zone torride y venaient en abondance. L'aventurier eut bientôt devant lui un château de cristal gardé par deux gnomes postés sur le péristyle, lesquels fort heureusement étaient endormis. Sans hésiter, il leur coupa aussitôt la tête, puis pénétra dans l'intérieur, où il trouva le ravisseur de Gerlinde. Les deux champions s'emparent aussitôt de leurs armes, un combat acharné commence. Le nain attaque adroitement et avec vivacité, évitant les rudes coups de Ruthelme; mais, ne sachant résister à la vaillance de son adversaire, il a recours à la magie, et s'implante à l'instant sur les épaules du chevalier. Celui-ci s'empresse de tourner l'anneau, et peut aussitôt ébranler son ennemi et le lancer à terre. Alors se précipitant sur le drôle et lui montrant la pointe de son poignard, il lui arrache le secret de la cachette de Geslinde. Ayant ensuite percé le cœur du gnome, il court aux lieux qui devaient receler la prisonnière.

Il traverse une série d'appartements enchantés du palais magique sans rencontrer âme qui vive, et trouve enfin Geslinde plongée dans le sommeil.

Le chevalier ne se souvenait pas d'avoir jamais vu tant de charmes réunis. Tant de beauté le surprit et l'éblouit à l'instant; il n'osa d'abord troubler son repos. — Enfin il éveilla la belle par un baiser, la priant de ne point s'effrayer. Il lui dit qu'il était venu pour la délivrer et la ramener dans les bras de son père. La chère enfant

crut rêver en entendant ces paroles de l'inconnu, et s'abandonna volontiers à la conduite du chevalier. Tous deux traversèrent alors la longue suite des appartements. Ils prirent les pierres les plus précieuses qui ornaient les chambres et ils entrèrent dans le jardin. A peine l'eurent-ils traversé, que jardin, château et beaux environs furent précipités dans l'abîme au milieu d'un horrible craquement, de sorte qu'il ne resta que la roche nue. Épouvantés, ils se dirigent alors vers l'échelle, et ils ont bien de la peine à descendre. Cependant la descente est heureuse, et le père et la fille se jettent dans les bras l'un de l'autre, dans les transports d'une joie inexprimable.

Quelques semaines après cet événement, Ruthelme mena Gerlinde, devenue sa femme, à un superbe château qu'il possédait dans la basse Franconie. Le père vendit le sien, et, pour n'être plus solitaire, il accompagna ses enfants. Les pierres précieuses rapportées du château étaient d'un prix inestimable. Dès lors le chevalier Gilgen se revit dans la plus grande prospérité. L'ermite eut une large part à ses bienfaits. Dans la contrée de Lorch, il ne fut plus question des nains malicieux et méchants qui avaient fait tant de mal aux habitants de ce pays.

En 1814, Blücher passa à cet endroit le fleuve à la tête de ses Prussiens.

« Lorch, dit M. Victor Hugo, est la vallée des contes et des fables ; c'est le pays des petites fées sauterelles. C'est à Lorch que la fée Ave inventa, disent les légendes, l'art de faire du drap pour vêtir son amant, le frileux chevalier romain Heppius, lequel a donné son nom à Heppenheim.

« Le premier vin rouge s'est fait à Lorch. Lorch existait avant Charlemagne, et a laissé trace dans les chartes de 752. Henri III, archevêque de Mayence, s'y plaisait, et y résida en 1348. Aujourd'hui il n'y a plus à Lorch ni chevaliers romains, ni fées, ni archevêques ; mais la petite ville est heureuse, le paysage est magnifique, les habitants sont hospitaliers. La belle maison de la Renaissance

qui est au bord du Rhin a une façade aussi originale et aussi riche en son genre que celle de notre manoir français de Meilan. La forteresse fabuleuse du vieux Sibo protège le bourg, que menace de l'autre rive du fleuve le château historique de Furstemberg avec sa grande tour, ronde au dehors, hexagone au dedans. Et rien n'est charmant comme de voir prospérer joyeusement cette petite colonie vivace de paysans entre ces deux effrayants squelettes qui ont été deux citadelles. »

Il y a derrière Lorch un vallon sauvage et solitaire où ne se rencontrent que quelques pauvres chaumières. Pendant longtemps ce n'était qu'un désert; car si quelquefois les voisins venaient à y pénétrer, ils éprouvaient des angoisses, et se trouvaient tellement harcelés par des lutins, qu'ils se sauvaient au plus vite; on dit même que plusieurs y firent une malheureuse fin. Il y a bien des siècles que trois jeunes gens faisaient en partie de plaisir un voyage du Rhin. Ils étaient de Nuremberg, et leurs pères étaient de riches marchands. Arrivés à Lorch, ils entendirent parler de la vallée merveilleuse, et furent bientôt déterminés à en tenter la visite. Ils eurent franchi en moins d'un quart d'heure un chemin couvert de ronces et d'épines, dont on découvrait à peine les traces, et virent devant eux une énorme masse de rochers qui avait presque la figure d'un château; de grandes ouvertures, semblables aux croisées gothiques et demi-ovales d'un vieux dôme, achevaient l'illusion. A l'une de ces prétendues fenêtres parurent en un groupe trois têtes de femmes d'une beauté remarquable. Un pst! pst! bien prononcé fut le signal qui encouragea nos jeunes gens à s'approcher. « Oh! oh! se dirent-ils, cela n'est pas si effrayant qu'on nous l'avait annoncé. Les belles filles s'ennuient sans doute, allons leur faire passer un moment de bon temps. » Ils virent de côté une porte assez étroite. Nos trois compagnons d'y entrer et de ne pas craindre de traverser une longue allée qui les conduisit à un escalier. Ils pénétrèrent vers un vaste et grand vestibule. Mais tout à coup ils se trouvent si enveloppés de ténèbres, qu'ils ne distinguent plus leur main en l'approchant de leurs

yeux. A force de tâtonner, l'un d'eux rencontre une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. La lumière de mille bougies les éblouit ; c'était l'entrée d'une magnifique salle, dont les parois étaient couvertes de glaces depuis le plafond jusqu'à terre. Et chaque trumeau n'était séparé de l'autre que par des girandoles qui portaient d'innombrables flambeaux. « Soyez les bienvenus ! » s'écrièrent les trois jeunes filles en leur tendant les mains ; mais alors nos compagnons se trouvent en un grand embarras. Au lieu des trois nymphes qu'ils avaient vues à la fenêtre, ne voilà-t-il pas que cent et cent jeunes beautés leur tendent également les bras et les invitent à répondre à un si charmant accueil : incertains à qui donner la préférence, ils restent bouche bée, et toutes ces beautés, réfléchies de glace en glace, de redoubler d'empressement et de rire de leur mystification. Enfin s'ouvre une porte à glaces placée dans une niche, et il en sort un grand vieillard vêtu de noir, la barbe plus blanche que la neige. « Vous venez sans doute épouser mes filles ? Je ne marchanderai pas, car je ne suis pas vendeur, et je leur donne à chacune mille livres pesant d'or. »

Et les filles de rire avec plus de bruit, et nos compagnons de ne savoir que penser de tout cela. « Eh bien, que chacun prenne sa chacune, » dit d'une voix de tonnerre le vieillard impérieux. Chacun d'eux s'avance en tremblant, présente la main à un des trois objets ravissants, et ne touche que l'informe superficie d'une glace inanimée. Le vieillard se prit à rire comme toutes ces belles empressées. « Que je vous y mette, » dit-il aux compagnons, en dirigeant leurs mains vers les trois jeunes filles. Ils tremblotent encore au fond du cœur. Mais bientôt le charme de la beauté a dissipé toutes leurs craintes ; ils se sentent enflammés pour les filles du vieillard, qui leur permet, leur ordonne d'embrasser leurs épouses, et ce baiser étourdit encore plus leur cœur, enivre tous leurs sens. « Mais avant votre parfaite union, leur dit le vieillard, je n'exige qu'une seule preuve de votre tendresse. Mes filles ont perdu leurs oiseaux favoris ; ce sont un étourneau, un corbeau et une pie. Ils sont

sûrement là-bas dans le bois, et vous les reconnaîtrez facilement. L'étourneau propose des énigmes, le corbeau croasse sa chanson, la pie jase l'histoire de sa grand'mère, aussitôt qu'on les fait parler. Allez, braves prétendants, et nous rapportez ces bons amis emplumés, qui sont dociles et se laissent facilement saisir. » Les trois compagnons vont obéir aux ordres du vieillard. Ils trouvent les trois oiseaux perchés sur les branches à demi desséchées d'un chêne.

— Étourneau, dit l'un, propose-moi ton énigme.

L'étourneau lui vole sur l'épaule et dit :

Quelle chose imprimée sur ton ignoble face
Ne peut pourtant se voir dans la meilleure glace ?

— Corbeau! corbeau! la petite chanson, dit le second.

Et le corbeau de chanter d'un ton enroué :

Sur un cheval du pays de Cocagne,
Trois franciscains visitent la campagne;
Force ortolans volent de toute part,
Bien potelés et rôtis avec art.
Mais aucun d'eux ne franchit les gosiers
Par trop étroits de ces bons cordeliers.

Mourants de faim, les bons pères s'en vont
En leur pays, n'épargnant les jurons.
Ils se disaient : Le pays de Liesse
N'a, par ma foi, pas l'ombre de justesse.
Ils sont trop gros, ces friands ortolans,
Ou trop petit le gosier de leurs gens.

Le corbeau n'eut pas plutôt fini sa chanson, qu'il s'élança de l'arbre et vint se percher sur l'épaule du second compagnon.

— Margot! Margot! raconte-moi l'histoire de ta grand'mère, dit le troisième.

La pie se rengorge et se met à conter :

Ma grand'mère était une pie qui pondait des œufs, d'où sortaient des pies,
Et si elle n'était pas morte, elle serait encore en vie.

Elle parle encore qu'elle bat des ailes et va se jucher sur l'épaule du troisième compagnon.

Quelle joie pour nos jeunes marchands d'avoir mis si heureusement fin à leur tentative amoureuse ! Ils courent à toutes jambes au château, qu'ils atteignent avant la nuit.

Mais, ô surprise ! ce n'était plus ce salon magnifique tapissé de glaces, resplendissant de lumières, ce n'étaient plus ces filles enchantresses dont l'heureuse possession devait couronner leur heureuse aventure. Les vieux murs grisâillés, les piliers massifs de l'énorme voûte sont d'une horrible nudité. Trois tables étaient couvertes, chacune dans une niche, et richement fournies de vins, de mets de toutes espèces. Trois vieilles femmes tout édentées viennent au-devant d'eux et leur présentent en forme de salut leurs mains hâves et desséchées. Et les voilà à nazillonner, à gazouiller, à marmotter entre les dents, et l'étourneau de les accompagner de son énigme, le corbeau de son vaudeville, la pie de son conte de sa vieille grand'mère. C'était une jaserie, une piaillerie, un gazouillement, un bavardage que personne ne s'entendait. Chaque vieille, saisissant la main d'un des époux, le conduit à une des tables, l'entretenant de l'âge d'or qu'on allait passer au château. Les oiseaux pipaient, croassaient, jasaient, volaient d'épaule en épaule, et ne faisaient pas la partie la moins bruyante de ce sabbatique tintamarre. Il s'en fallait de beaucoup que nos compagnons se laissassent tenter par la vue des mets et des vins. Cependant il fallut déceimment prendre un doigt d'un vin exquis ; le verre vidé, il tombèrent dans un sommeil léthargique.

Lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil était dans son midi. Ils se trouvèrent couchés dans d'épaisses broussailles, au pied d'une roche sillonnée par des ouragans, les jambes si pesantes qu'ils eurent peine à gagner un terrain découvert. Honteux, écumants de rage, ils reprennent le chemin du vallon ; mais le maudit pst ! pst ! se faisait entendre de tous les coins, de la cime touffue de tous les arbres ; il leur semblait voir percer à travers toutes les branches la tête d'une de ces vieilles guenons. Les trois oiseaux, perchés sur un vieil orme à la lisière du bois, n'avaient eu garde de ne pas les escorter au retour de cette glorieuse caravane. L'étourneau disait son énigme, le

corbeau croassait sa chanson, la pie récitait le conte de sa vieille grand'mère.

Un des compagnons, plus éveillé que les autres et dont le grand air ranimait le courage, demanda à un paysan que le hasard amenait :

— L'ami! que penses-tu que veuillent dire ces maudits oiseaux ?

— Je vous le dirai, mais ne vous fâchez pas. L'énigme signifie un pied de nez qu'on a et dont personne ne s'aperçoit. Le corbeau vous avertit de prendre les oiseaux à la main, au lieu de les attendre la bouche béante, et la pie fait un conte tel que vos arrière-neveux en feront peut-être un de vous.

Les trois compagnons s'entre-regardent un peu bêtement, et se promettent bien sincèrement de ne plus prêter l'oreille aux pst ! pst ! quand même ils sortiraient de la plus belle bouche du monde.